

Soudain, l'été dernier...

L'été dernier, lors d'une ballade en voiture le long de la Loire, je fis une halte dans un charmant village afin de me rafraîchir.



Un journal oublié sur le bord du comptoir était ouvert à la page des petites annonces locales. On y voyait quelques photos de magnifiques demeures dont les prix ne semblaient pas extravagants.

Je me piquais de curiosité et décidais d'en faire quelques visites.

A la sortie du village, la première maison, grille fermée et jardin envahi de ronces parmi quelques rosiers anciens ne semblaient pas vouloir se laisser approcher. Je continuai donc mon chemin quelques Km et au détour d'un virage, je découvris une grande allée bordée d'arbres, aboutissant à un petit manoir devant lequel une voiture d'un modèle peu récent était stationnée.

Je laissai ma voiture à l'entrée de l'allée et me dirigeais tranquillement vers la demeure.

Un petit château en quelque sorte.



Une dame fort âgée somnolait dans une chaise longue près d'une fenêtre entrouverte. A mon approche, elle ouvrit un oeil, je la saluai et aussitôt elle me tendit la main afin que je l'aide à se lever de son siège. Elle me demanda si j'étais envoyé par l'agence. Je lui répondis que ma visite n'était que celle d'un amoureux des belles maisons, ce qui l'enchantait. Elle me pria de la suivre et m'invita à lui tenir compagnie au frais, dans le petit salon. Elle sonna sa gouvernante et lui pria d'apporter le thé accompagné de quelques friandises.

Elle s'enquit de mon identité et à ma demande se mit en devoir de me conter l'histoire de la maison.

Après le thé et l'histoire, qui ne commençait fort heureusement qu'au siècle précédent, elle pria Marion, la gouvernante, de me faire visiter la maison pendant qu'elle allait rejoindre sa chaise longue afin, me dit elle, de reprendre sa rêverie en cours. Nous visitâmes tranquillement le rez-de-chaussée puis l'étage, après quoi je demandais s'il me serait possible de voir le grenier, car je suis un amoureux des belles charpentes. Elle m'indiqua le petit escalier dérobé pour y parvenir et me laissa seul, prétextant que personne n'osait plus s'y aventurer depuis de longues années. Après avoir franchi deux ou trois barrières de toiles d'araignées, je pénétrais dans les combles.



La charpente présentait en effet des particularités fort intéressantes et le lieu ralluma en moi quelques merveilleux souvenirs d'enfance.

Vieilles malles, sièges bancals, piles de livres et journaux de toutes époques jonchaient le sol, mais rien de particulièrement différent, tous les greniers se ressemblent. Je redescendis et fis part de mon enchantement à mon hôtesse qui en fut ravie. Toutefois, une chambre au premier, bien qu'ayant sa clef engagée dans la serrure avait résisté à l'ouverture. Je le signalais à la charmante dame qui me dit qu'elle était autrefois la chambre de sa petite fille et que si je trouvais un intérêt quelconque à visiter une chambre d'adolescente laissée à l'abandon, je n'avais qu'à forcer un peu la porte, elle ne devrait probablement pas résister à un homme de ma taille. Je retournais donc au premier et au deuxième coup porté au-dessus de la poignée, la porte céda. Le paysage qui s'offrit alors à mes yeux était effectivement pour le moins particulier, comme si la police y avait fait une perquisition en règle. Un charmant bordel fait de revues et de vêtements d'où émergeaient en quantité des petites culottes multicolores.



Sur une étagère restaient encore en place quelques livres d'auteurs très variés, allant de Maupassant à Nabokov. Revenant de mon étonnement, je découvris une petite reliure sans titre, de couleur rose fané et quelque peu froissée. Je la parcouru un instant et découvris qu'il s'agissait d'un journal intime. Je le mis sous ma chemise, bien calé par la ceinture de mon pantalon et descendit rejoindre mon hôtesse. Nous bavardâmes un instant à propos de la beauté de sa maison et pris congé. Je revins à ma voiture et m'empressais de m'éloigner du lieu.

Je filais jusqu'à Saumur, très proche et stationnais près d'une terrasse de café à laquelle je m'installai devant un demi de bière blonde.



Je sortis le recueil de sa cachette et entrepris d'en lire quelques pages.



Quelle petite merveille avais-je entre les mains : le journal intime de Sophie, écrit durant ses vacances, en 1985. Après la lecture des premières pages, il me revint en mémoire que le grimoire se trouvait entre Maupassant et Nabokov... probablement l'oeuvre d'une adolescente de 14 à 15 ans. Un bijou de coquinerie et de perversité. Ladite Sophie mit le feu à mon esprit créateur qui, alors, était à l'état

végétatif. Je demandais au garçon un crayon et pris quelques notes sur le petit carnet que je porte sur moi en permanence. Puis je rentrai tranquillement à la maison.

Il faisait encore jour. Je m'installais dans l'atelier muni du Journal et entrepris d'imaginer la façon de traduire les textes du manuscrit dans l'esprit de mon travail habituel, soit volume et matériaux divers. Le tissu me parut idéal. Je verrai cela demain dans les magasins spécialisés.

Quelques jours plus tard, muni d'un petit stock de tissus divers, de fil et d'aiguilles, j'entamais la réalisation, pour ne pas dire la confection, d'éléments faits de mousse, de gaze et de tissus effilochés de toutes sortes, afin de traduire l'esprit très Lolita du manuscrit.

Ainsi commença ma série que je nommais, sans trop d'imagination : Le journal intime de Sophie L., chaque tableau étant littéralement inspiré des textes du Journal.

Je commence actuellement le deuxième tableau et je pense les mettre en ligne au fur et à mesure de leur réalisation, accompagnés des textes, quelque peu écourtés.

Voici le premier tableau, inspiré d'une réflexion du grand père après que Sophie eut enfilé devant lui, le chemisier de soie qu'il venait de lui offrir... « comme des cerises... »



1 – 80x80 cm comme des cerises sous les chemises de soie, comme dit papy